



NATURE À Lausanne, le Naturéum a récemment dévoilé le corps naturalisé d'un loup tiré dans le Jura vaudois. Ce minutieux travail nécessite de soigner chaque détail, mais également le message à transmettre aux visiteurs.

L'art de faire parler le vivant à travers les animaux morts



Le taxidermiste André Keiser a notamment naturalisé un loup tiré dans le Jura vaudois. Le grand canidé est désormais exposé au Palais de Rumine, à Lausanne.



© PHOTOS LAETTIA JAKONFRANCOIS WAVER/LUNDI 13

Les gestes sont précis, méticuleux. André Keiser achève de nettoyer les restes d'un pipit, ôtant les dernières traces de graisse et de chair. À côté, la silhouette d'un petit corps d'oiseau en mousse attend d'être revêtue de la peau du passereau. Le travail du jour du taxidermiste du Naturéum à Lausanne contraste avec celui nécessaire à la mise en valeur du jeune loup de 30 kg abattu dans le Jura vaudois, lors d'un tir de régulation en 2022, et exposé depuis décembre au Palais de Rumine.

Pour exercer cette profession, il faut être à la fois artiste, artisan et scientifique. Si les gestes d'antan se pratiquent encore, le métier évolue. «Surtout dans les techniques et les matériaux», observe André Keiser. La mousse de polyuréthane, plus légère, souple et malléable, remplace gentiment le plâtre, lourd et friable, «mais qui pose aussi des questions en matière de durée de vie». Le rôle change également. «L'époque où l'on tirait cinquante oiseaux en Guadeloupe afin de les exposer en Europe est révolue. On ne chasse plus, on travaille sur des dépouilles



d'animaux qui nous viennent de zoos ou de centres de soins. Et on est sorti de cette idée d'exhaustivité, pour privilégier le message qui se veut factuel», explique Olivier Glaizot, conservateur en chef.

Le reflet de la réalité

Dans le dossier très émotionnel des grands prédateurs, cette réflexion est cruciale. Le loup de Rumine a ainsi été figé dans une attitude calme, selon les vœux du conservateur et du taxidermiste. «Je voulais éviter de lui donner une pose agressive, qu'il n'adopterait que l'espace d'une fraction de seconde», relève André Keiser. Son apprentie Céline Mouillé abonde: «Il faut que le message transmis à travers la mise en scène soit simplement le reflet de la réalité. L'anatomie, le comportement ou l'environnement doivent être respectés, sans être influencés par l'avis personnel ou l'image collective que l'on peut avoir d'une espèce ou d'une problématique.»

Pour arriver à ce résultat, le taxidermiste et Céline Mouillé ont dû sortir de leur atelier. «Nous sommes allés au zoo de La Garenne (VD) dans le but d'observer les loups, de prendre des photos, de réaliser des croquis...» Un travail de terrain insoupçonné du grand public, «mais essentiel, qui fait d'ailleurs partie intégrante de la formation». Pour les pièces destinées à garnir les vitrines des musées, la mise en scène revêt un rôle essentiel. «On aime réaliser des saynètes. Cependant, on ne peut y arriver qu'en observant. C'est une erreur de partir du principe qu'un oiseau, par exemple, ressemble à n'importe quel volatile.» Ce souci du réalisme est d'ailleurs de plus en plus considérable, estime Olivier Glaizot: «Avec l'abondance d'images qui existent sur internet, notre plus-value est de pouvoir proposer de la véritable 3D à nos visiteurs.»

Mission de conservation

Le public ne verra que dix petits pour cent des œuvres empaillées au fil des décennies au Palais de Rumine. Le reste se trouve à l'abri de la lumière et de la poussière, dans les réserves du musée, sorte d'Arche de Noé sans vie. «Il faut voir ça comme une bibliothèque. Nous archivons un maximum d'espèces. Toutefois, à l'image des livres, ce n'est que dans 200 ou 300 ans que l'on pourra savoir lesquelles constituent vraiment un trésor», note le taxidermiste, également chargé de la gestion de ces collections.

En décembre, le Naturéum inaugurerait une autre vitrine parallèlement à celle du loup, contenant un ibis chauve, l'un des oiseaux les plus rares de la planète. Pour Céline Mouillé, qui a entamé sa formation il y a un peu plus de deux ans auprès d'André Kaiser, cette mission de conservation «est l'élément principal de la profession. Il s'agit avant tout de développer des techniques efficaces et durables de façon à conserver ce qu'il reste de l'animal, mais aussi son histoire.»

Les pièces anciennes font l'objet de campagnes de restauration. «Et pour les productions actuelles, la conservation s'anticipe dès le premier coup de scalpel: nous cherchons à enlever le maximum de chair, nettoyer les os, dégraisser autant que possible et traiter les peaux de façon à ne pas attirer par la suite d'insectes ravageurs», poursuit l'apprentie. André Keiser ajoute: «La volonté est aujourd'hui d'utiliser de moins en moins de pesticides. Cela signifie être toujours plus minutieux dans notre travail.»

DAVID GENILLARD ■

+ D'INFOS Dans le cadre d'un partenariat, **Terre&Nature** vous propose une série d'articles et de reportages pour mettre en lumière de façon originale le Naturéum et ses collaborateurs. www.natureum.ch



NOUVEAU PUBLIC

Le métier évolue aussi pour les privés. À la tête de l'atelier familial créé par son père à Corminboeuf (FR), Raphaël Codourey a pu le constater au fil des décennies. «La demande pour les trophées a diminué. Elle existe encore, mais on ne voit plus de chasseurs qui remplissent leur salon de têtes d'animaux, comme il y a vingt ou trente ans.» L'ouverture, en 2019, d'un Cabinet de curiosité en ville de Fribourg lui a permis de toucher une cible plus jeune. «Il y a un engouement certain pour des corneilles empaillées et des squelettes, de la part d'un public gothique, amateur de tatouages.»

UNE FORMATION A INVENTER

«C'est un métier touche à tout: on pratique entre autres la couture, la peinture, le modelage, la sculpture, le travail du bois, du cuir et du fer... J'affectionne aussi beaucoup la pluralité des outils que l'on utilise et que l'on emprunte souvent à différents corps de métiers, car il n'y a pas toujours d'instruments spécifiques à la taxidermie.» Cette diversité a poussé Céline Mouillé à entamer une formation auprès d'André Keiser, après des études universitaires en histoire de l'art et plusieurs stages dans des ateliers de taxidermie. Mais le chemin est semé d'embûches. «Ce n'est pas une profession reconnue et il a fallu «inventer» cette formation et la faire valider par le Conseil d'État», explique André Keiser. Les exigences très élevées fixées par l'association nationale qui fédère les professionnels de la branche n'aident pas. L'apprentissage de Céline Mouillé passe ainsi actuellement par un cours-bloc de trois mois à Vienne en Autriche.